

Le mai(s) de la psychanalyse.

Croyance(s) et Savoir(s)
Deux asymptotes autour du Réel.
10 juin 2017

Les *Lumières* avaient promis l'émancipation de l'Homme par le triomphe de la *Raison* – identifiée à la science – contre les illusions de la *Croyance* représentées par les superstitions religieuses. Mais cette opposition dont nous avons accepté l'évidence pendant plus de deux siècles a-t-elle une consistance véritable ? Ne devons-nous pas aujourd'hui reconnaître que, parce qu'incommensurables, croyance et science, foi et savoir, ne peuvent être ni opposés ni confondus ou conjoints mais articulés selon des perspectives nouvelles ?

De fait, la psychanalyse impose de ne pas se dérober à une double tâche, plutôt même à une tâche unique qui se présente comme deux nécessités dialectiquement liées :

- Savoir à quoi l'on croit,
- Ne pas croire à ce que l'on sait,

en mesurant que l'espoir d'y parvenir totalement ne peut qu'être abandonné, si l'hypothèse de l'inconscient n'est pas tenue pour nulle.

Pour le dire autrement, l'homme « post-moderne » se trouve confronté à une question ancienne à reformuler en termes nouveaux. Un effet de vérité est-il accessible par delà le paradoxe contemporain que constituent les *illusions du savoir* et les *certitudes de la croyance* ? Et dont nous pouvons mesurer les effets délétères chaque jour dans les désarrois singuliers comme les tragédies du monde. À cet égard, la psychanalyse partant des découvertes de *chaque Un* dans la cure, peut-elle déduire des issues pour amodier ce nouvel aspect du *malaise dans la civilisation* ?

Il nous faut préciser le vocabulaire dont nous allons user. Nous abordons la croyance selon deux acceptions. L'une renvoie au caractère religieux de son expression – on parle alors des croyances –, c'est ce qui nous vient le plus communément à l'esprit ; l'autre fait référence à la dimension inconsciente qui rend possible ce que le phénomène religieux exploite. Nous pourrions l'appeler *Le croire*, comme une capacité intrinsèque à la structure du psychisme humain, indépendante de ce à quoi l'on croit. Aspect trop souvent méconnu.

Pour ce qui concerne le savoir, nous pouvons l'entendre en référence à ce que produit la science. Il faut aussi prendre en compte la part du savoir qui est soustraite à la science – qu'elle ne reconnaît pas ou qu'elle est incapable de formaliser – et qui est cependant rationnelle et constitue la part essentielle de l'expérience humaine. Savoir est aussi, comme *Le croire*, une potentialité du psychisme humain qui peut être une passion. Enfin, nous ne pouvons ignorer – c'est l'apport foncier de la psychanalyse – le paradoxal « savoir insu » qui est un autre nom de l'inconscient.

Opposer croyance et savoir : une aporie

Depuis trois siècles environ, l'opposition entre savoir et croyance est traitée selon deux orientations. L'une a consisté, jadis, à accentuer l'opposition entre science et croyance de telle sorte que l'exclusion mutuelle est de rigueur. En occident, – essentiellement du fait du catholicisme – tant que le pouvoir social de la religion régnait en maître, la science, réduite tout au plus aux techniques de l'ingénieur ou de l'artisan, ne pouvait prétendre avoir une autonomie par rapport à la croyance et encore moins l'interroger. En somme, la métaphysique primait sur la physique. L'expérience, au sens où nous l'entendons aujourd'hui – celle du laboratoire –, ne suffisait pas à invalider le discours du clerc, fût-il progressivement laïcisé en celui du philosophe.

Aujourd'hui, la situation s'est renversée. La croyance n'a plus de privilège – intellectuel ou de puissance publique – capable de la soustraire à la critique du savoir : la psychopathologie se propose de dénouer sa fonction symptomatique individuelle, la sociologie analyse, et en général dénonce, ses effets sociaux d'aliénation. Seules, les techniques de manipulation de l'opinion – du commerce (la publicité) à la politique (la propagande) – ne répugnent pas à reprendre à leur compte les ressorts de la croyance pour conduire les individus comme les citoyens à méconnaître leur désir et à se soumettre à toutes sortes d'injonctions que le seul exercice de leur raison répudierait sans peine.

Il est nécessaire de se demander pourquoi la persistance de la croyance est si forte que même ce qui paraît en démentir les fondements, assez souvent, la renforce. C'est qu'elle prend appui sur des éléments constitutifs de la psyché humaine qu'on peut tenir pour radicaux – mesurons l'importance de ce terme qui se décline aussi potentiellement en *radicalisation*.

Pendant des millénaires, la croyance a été le mode ultime de l'intelligence de l'ordre du monde dont elle se portait garante en dernier ressort, tant pour les sociétés que pour les individus. Le premier degré de la connaissance humaine est *l'expérience sensible* pour autant que la médiation de la parole lui donne forme pour limiter le déchaînement d'une jouissance dévastatrice. Cette limite est transmise de générations en générations, le plus souvent de manière implicite, par toutes sortes de dispositifs culturels. Connaissance des *totems et tabous*, nécessaires au fonctionnement des groupes comme au moyen de s'y insérer en tant que sujet. Ce type de connaissance suppose que le monde est immuable et, de fait, *le rend immuable* (les traditions deviennent sacrées et les statuts, rôles et fonctions sont étroitement prescrits). La croyance garantit cette persistance de l'ordre du monde du fait de l'existence d'un arrière monde qui l'a créé et le gouverne contre les aléas de l'histoire, laquelle est réduite à la collection des manquements des hommes aux prescriptions divines. Ce qui marque encore de nos jours la sempiternelle – et très populaire – plainte des « déclinistes » même s'il sont – *croient-ils et Dieu merci* – athées.

La croyance a besoin de la répétition, ce que nous montre la prédilection précoce des sociétés à établir des calendriers et des rites pour assurer la perpétuation des cycles. Le temps humain n'est pas naturel et immuable. Si les hommes manquent à quelques devoirs – notamment des sacrifices – *l'éternel retour* ne peut avoir lieu. On ne mesure pas assez ce qu'il y a d'étonnant dans cet intérêt pour les cycles dont des édifices comme Stonehenge et tant d'autres manifestent la prégnance dans les *Weltanshaugen* et les plus anciennes techniques de l'humanité. Croire validait l'expérience en mettant en jeu des forces psychiques considérables : la toute puissance de la pensée, le recours à la répétition et l'identification amoureuse à un maître.

C'est pourquoi la croyance s'exprime encore le plus souvent sous la forme du *Discours du maître* poussé à l'extrême auquel nous donnons le nom de *Discours de la religion*. Là où le discours du maître organise l'expérience (le senti, le savoir reçu de l'autre : tout ce qui est, par exemple, la prime expérience de l'enfant prise dans le langage) sous l'empire du signifiant-maître (S1), le discours religieux (dont Lacan n'a jamais établi la forme) suppose un signifiant qui *crée* le Réel (*In principio erat Verbum... Omnia per ipsum facta sunt*)¹. Dès lors le monde ne devient pas intelligible par le truchement d'un savoir mais porteur d'un sens (Galilée aura beaucoup d'ennuis pour avoir affirmé que « *La mathématique est l'alphabet dans lequel Dieu a écrit l'univers* » et que « *le livre de la nature est écrit en langage mathématique* »²). Le signifiant maître de la croyance vectorise le champ des savoirs, les oriente. Il donne une origine et un but. Il promet un absolu. Qui saurait s'en passer sans ascèse ?

1 Prologue de l'*Évangile* de Jean

2 « La philosophie est écrite dans ce vaste livre qui constamment se tient ouvert devant nos yeux (je veux dire l'Univers), et on ne peut le comprendre si d'abord on n'apprend pas à connaître la langue et les caractères dans lesquels il est écrit. Or il est écrit en langue mathématique, et ses caractères sont les triangles, les cercles et autres figures géométriques, sans lesquelles il est humainement impossible d'en comprendre un seul mot, sans lesquelles on erre vraiment dans un labyrinthe obscur. » (*L'essayeur de Galilée*, Christiane Chauviré, p. 141)

Lorsqu'on lit les quelques 900 pages du *Catéchisme de l'Église catholique*³ – corpus très formalisé d'un *devoir croire* sans faille –, on est vite convaincu que la question du sens y est constamment présente : sens de la création, sens des décrets de la providence, sens des interdits moraux et, nécessairement, sens de la vie. Rien de ce que connaît, perçoit ou éprouve l'homme ne peut être soustrait par le discours religieux à la perspective du sens.

Ce constat appelle deux remarques.

- 1) Notre raison ne peut être satisfaite de – osons le mot – cet *ensensement* permanent. Par exemple, le sens de la création demeure totalement opaque, bien que nous puissions avancer dans sa description. Les paradoxes de la providence (songeons à l'évidente et permanente iniquité du *fatum*) offensent la raison qui se doit de résister à la tentation d'en éclaircir les motifs, sauf à se saborder. La fonction (structurale) des lois morales peut être reconnue – elles participent de ce qu'on appelle « l'humus humain »⁽⁴⁾ –, sans qu'il soit besoin d'en définir quelque origine, non plus qu'une visée téléologique. Elles sont seulement nécessaires. Enfin, toute question ayant pour objet le sens de la vie ne peut appeler en réponse que le silence.
- 2) L'inflation du sens ainsi continûment martelé (et le *Sens de l'Histoire* ne saurait être soustrait à cette limite) ne permet cependant pas de définir – ce qui serait supposer qu'il existe – son médium et son objet. Ce n'est pas pour autant que les hommes renoncent à croire, par exemple, aux messies et au salut, aux avant-gardes et à la fin de l'histoire.

Ces remarques paraissent suffisantes pour révoquer en vanité la croyance et les vecteurs par lesquels elle s'exprime, voire s'impose. Les dogmes et les pouvoirs qui s'en réclament se révèlent aujourd'hui infondés. Cependant, nous proposons que si cette critique des croyances est raisonnable, nous ne devons pas ignorer que *Le croire* a dans l'esprit humain une place et une fonction qui ne peuvent être méconnues. Pour le dire autrement, s'il s'agit, à la suite d'une lecture quelque peu rapide de la phrase freudienne, d'en rester à tenir les religions pour des « névroses obsessionnelles collectives », nous allons seulement vers le slogan.

Le croire réclame donc sa part de visibilité et d'audience. Il ne peut le faire que modestement – au titre des droits individuels – mais avec une grande persévérance par le truchement de croyances diverses. Dès lors, nous assistons à des tentatives de redonner à la croyance un statut de partenaire de la science. Elles s'éclaireraient mutuellement. Cela permettrait de consentir à la science sans renoncer à la croyance, plus encore à la possibilité du croire. Et cela peut être fait de manière subtile.

Par exemple, après avoir été violemment rejetées, les théories de l'Évolution ou de la cosmologie contemporaine ne rencontrent plus d'opposition du *magistère romain* et la description scientifique du monde physique, des espèces vivantes, est acceptée. À condition, mais elle est d'importance, que ce mode de connaissance soit suspendu dès qu'il s'agit de l'humain. Toute la science est possible si, et seulement si, on accorde à une croyance et à qui l'administre, comme par exemple l'Église, d'être la seule « experte en humanité » – comme elle l'a affirmé⁵. Ce qui concerne l'homme ne peut pas être un savoir. D'ailleurs l'institution ecclésiale conteste toujours *a priori* toute forme de « science humaine ». À ses yeux, ce savoir éloigne du seul objet dont elle se veut désormais maître et herméneute : le sens⁶ qui se démontre pas, mais auquel on doit croire. Cette démarche est promise au suc-

3 1992, Mame-Plon

4 Nous empruntons cette expression au psychanalyste Jean-Pierre Lebrun

5 *Populorum Progressio*, encyclique de Paul VI, mars 1967

6 Puis vient le temps de la récupération. La psychanalyse freudienne est restée peu acceptable du fait de son côté naturaliste (les pulsions, la sexualité qui ne peut pas être niée...), mais les références de Lacan à l'ordre du Symbolique sont jugées, elles, beaucoup plus cléricocompatibles. Ainsi la fonction paternelle est utilisée pour faire valoir le principe d'une autorité incontestable (et aimante) dont tout homme a besoin pour se repérer. La psychanalyse vient alors au secours des « bonnes mœurs », celles que la morale familiale de l'Église prétend voie du salut.

cès, aussi surprenant que cela puisse paraître.

C'est à ce propos que Jacques-Alain Miller pose à Lacan en 1960 cette question : « Vous êtes persuadé que la religion triomphera ? » [...] Lacan lui répond : « C'est absolument fabuleux. Ils y ont mis le temps, mais ils ont tout d'un coup compris quelle était leur chance avec la science. Il va falloir qu'à tous les bouleversements que la science va introduire, ils donnent un sens. Et ça, pour le sens, ils en connaissent un bout. Ils sont capables de donner un sens à n'importe quoi. Un sens à la vie humaine, par exemple. Ils sont formés à ça.

Depuis le commencement, tout ce qui est religion consiste à donner un sens aux choses qui étaient autrefois les choses naturelles. Ce n'est pas parce que les choses vont devenir moins naturelles, grâce au réel, que l'on va cesser pour autant de sécréter le sens. Et la religion va donner un sens aux épreuves les plus curieuses, celles dont les savants eux-mêmes commencent justement à avoir un petit bout d'angoisse. La religion va trouver à ça des sens truculents. Il n'y a qu'à voir comment ça tourne maintenant, comment ils se mettent à la page. »⁷

Les rapports au Réel

Née à l'orée du XX^e siècle d'un conflit majeur entre croyance et savoir, par l'effet de la question hystérique, la psychanalyse conduit à concevoir à frais nouveaux comment les deux côtoiements du Réel – croire et savoir – sont, ou pas, les seuls dont l'homme aujourd'hui peut disposer.

J. Lacan a dit que le Réel c'est ce qui insiste parce qu'il résiste à la symbolisation comme à l'imaginaire. Sans doute, l'exemple le plus absolu du Réel est la mort. Épicure l'a souligné d'une manière assez indépassable : tant que nous sommes vivants notre mort nous est inconnue, quand nous serons mort, nous ne serons plus là pour en faire l'expérience ! Ce n'est pas pour autant, bien au contraire, que l'imagination à cet égard ne batte la campagne, ni que le symbolique ne soit mobilisé. Cependant effroi, compassion, souffrances, *memento mori*, théologies ne sont que de la mort par et pour les vivants. Et ceci, encore : nous savons que nous sommes mortels mais nous n'y croyons pas !

Nous ne devons pas l'oublier, même si cela aujourd'hui nous paraît étrange, *croire* avait été le mode de connaissance ultime du Réel et même d'action sur lui. Par exemple, les fidèles priaient avec la certitude (sous certaines conditions de sincérité, de pureté, voire même de technique que leurs prières avaient un effet dans l'autre monde, par exemple : abrégé le séjour des âmes au Purgatoire). Nul constat empirique n'était à craindre pour invalider cette croyance. De façon plus surprenante encore, malgré le démenti certain et permanent des faits, prier était réputé agir dans ce monde. Sur ce point, la sanction des faits s'est durement imposée. À tel point que, désormais, lorsqu'ils sont malades, les croyants et les clercs consultent, eux aussi, un médecin et se soignent. Ils en viennent même à exiger parfois en place de prières des formes inhumaines d'acharnement thérapeutique.

Ce n'est guère qu'au XVII^e siècle qu'émerge une opposition robuste entre croyance et savoir. Elle va mettre à l'épreuve la consistance de leur objet, est-il une représentation ou une réalité ? C'est l'expérience qui tranchera. Dès lors, la physique a triomphé. Cependant, c'est au prix d'une erreur logique qui supposait que physique et métaphysique étaient deux manières d'envisager un objet commun, ce qui n'est nullement le cas. *La science a en quelque sorte triomphé dans un combat où elle n'avait pas d'adversaire*. Mais on ne le mesure vraiment qu'aujourd'hui et d'une certaine façon le confort offert par l'opposition simple du croire et du savoir, est désormais perdu.

C'est que le savoir ne tient pas ses promesses dans la confrontation avec le Réel. Contrairement à l'espoir initié au moment des *Lumières*, le développement de la science suscite de plus en plus de discontinuités dans la description du monde. Le champ du savoir – notamment à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle – va être marqué de nécessaires ruptures d'ordre et d'échelles pour rester cohé-

7 Jacques Lacan, *Le triomphe de la religion* précédé de *Discours aux catholiques*, [1960], p. 79-80, Le Seuil, 2005

rent. Un exemple parmi tant d'autres est celui qui est requis pour décrire le positionnement des électrons autour du noyau atomique. Le modèle « planétaire » newtonien des orbites ne prête aux atomes qu'une durée de vie infime. Le macro et le microcosme sont régis par des lois – cela est assuré par des expériences reproductibles –, ils font partie de la *Nature*, cependant selon l'échelle, il y a une hétérogénéité encore non résolue entre les lois qui régissent les micro- et macrocosmes (par exemple l'accroissement des forces d'attraction doit être remplacé par celui des forces répulsives en fonction de la distance si elle devient très petite). Autre rupture, celle qui montre que des phénomènes parfaitement déterminés par une cause unique pour un objet unique peuvent se combiner de telle sorte qu'ils produisent de l'imprévisible. Henri Poincaré en a fait la démonstration à propos du problème *des 3 corps* qui peut affecter, par exemple, les orbites des planètes du système solaire.

Rupture encore, celle qui dément l'hypothèse de Laplace selon laquelle, en principe, l'intelligence qui a la capacité de connaître, à un instant donné, tous les paramètres de toutes les particules de l'univers – on lui donne le nom de « démon de Laplace » – est en capacité de décrire son état antérieur et celui qui va suivre, puisque tout est déterminé. « Une intelligence qui, à un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, la position respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers, et ceux du plus léger atome. Rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé seraient présents à ses yeux. »⁸

Aujourd'hui cette possibilité de calcul illimité n'est plus acceptée par les scientifiques. Pour au moins deux raisons. L'une tient à la quantité d'informations nécessaires pour caractériser l'état de chaque objet (peut-il être défini isolément ?) qui inclut, de plus, l'état du dispositif de calcul lui-même (problème d'un méta-calcul). L'autre tient à la découverte de l'importance des variations infimes des conditions initiales (chaos de Lorentz connu aussi sous le nom d'« effet papillon »). La description d'un état donné ne permet pas une récursivité linéaire vers ce qui l'a déterminé. De la même façon, cet état peut être considéré comme état initial soumis à des variations inconnues interdisant la prédiction certaine de son évolution.

Nos représentations psychologiques, le discours qui les sous-tend, ne peuvent pas ne pas être marqués par ceci : *le savoir de la science est toujours au bord du Réel* qu'il n'atteint pas. Ce que la science peut assurer savoir, ce sont les limites de son champ. Sans cette dimension, aux yeux de beaucoup frustrante, la science se réduit à ce que nous nommons « le discours de la science », le scientisme. On peut constater que Freud n'était pas exempt d'un sentiment un peu ambigu à l'égard de la science, comme le montrent les dernières lignes de *L'Avenir d'une illusion*. « On [reproche à la science] de nous avoir appris bien peu et d'avoir laissé dans l'obscurité incomparablement davantage. Mais on oublie, en parlant ainsi, l'extrême jeunesse de la science, la difficulté de ses débuts, et l'infinie brièveté du laps de temps écoulé depuis que l'intellect humain est assez fort pour affronter les tâches qu'elle lui propose. [...] On se plaint de l'incertitude de la science, on l'accuse de promulguer aujourd'hui une loi que la génération suivante reconnaît pour une erreur et remplace par une loi nouvelle qui n'aura pas plus longtemps cours. Mais ces accusations sont injustes et en partie fausses. Dans divers domaines, nous n'avons pas encore dépassé la phase de l'investigation, phase où l'on essaie diverses hypothèses qu'on est bientôt contraint, en tant qu'inadéquates, de rejeter. Mais dans d'autres nous avons déjà un noyau de connaissances assurées et presque immuables. »

À l'heure actuelle, l'expérience que peut faire l'honnête homme de ce siècle à propos du savoir scientifique, c'est celle d'un double constat. Il n'est pas sans limite à l'égard du Réel – et c'est sans remède –, il n'est pas en mesure de répondre à un ensemble de questions qui doivent être formulées et résolues non pas en le niant, mais en le confrontant à d'autres produits de la rationalité humaine. Les interrogations relatives aux institutions qui permettent la vie sociale, les arts, les passions et la folie elle-même ne peuvent être résolues par le savoir scientifique, même si aujourd'hui certains ne

8 Pierre-Simon Laplace, *Essai philosophiques sur les probabilités*, Courcier, 1814

peuvent renoncer à vouloir imposer cette croyance à leurs contemporains.

La psychanalyse entre savoir et croyance

L'accroissement du savoir scientifique qui, on vient de le voir, se caractérise par la réduction nécessaire de son champ ouvre la question de ce qui, à propos de l'expérience humaine, est concerné par ce qu'il laisse déchoir. Serait-ce dire qu'il s'agit de déchets ?

C'est de la réponse que Freud a donné à cette question qu'est née la possibilité de la psychanalyse. C'est une chose, comme le fit Charcot contre le discours de ses collègues, que de dire « ça n'empêche pas d'exister » – reconnaissant ainsi la réalité des troubles hystériques –, c'en est une autre – et là s'arrêta le neurologue – que de prendre en compte ce qui par delà le symptôme objectivable est la parole à entendre. Il y faudra un peu de temps ! Et rien ne paraît plus pressant aujourd'hui à certains – les técécistes, par exemple – que d'en revenir, sous prétexte de science, à l'avant Charcot.

C'est d'abord très péjorativement que la psychanalyse naissante a considéré les pensées gigantesques dans l'inconscient (pas encore vraiment conceptualisé) des hystériques. Jugées crépusculaires, hypnoïdes, ces représentations sont le produit des défaillances de la raison – altérée par un traumatisme ou les effets d'une constitution nerveuse défaillante. Les malades, raisonnables avant le déclenchement des troubles, devraient bien savoir que ce n'est pas de « cela » qu'il s'agit, « cela » étant ici le vrai pour autant que la réalité en attesterait. Vrais symptômes, vraie cause de ceux-ci. Hélas, à l'encontre de tous ceux qui savent à leur place – les figures d'autorité : clercs, famille, médecin, maris – elles *y croient* comme si c'était vrai ! Ce qui saisit Freud et Breuer d'un certain effroi au regard du nombre des scènes d'abus sexuels évoquées ou des assertions « mensongères » : « vous m'avez fait un enfant ! »⁹.

Ici, nous retrouvons une pensée fort traditionnelle qui construit la croyance comme un double défaut : *on croit parce qu'on ignore et ce que l'on croit interdit de savoir*. À ce stade s'impose une idée presque mécanique de traitement psychologique par le dévoilement, la mise à nu du « vrai savoir ». L'hypnose doit permettre de contourner les obstacles de la croyance pour « révéler » ce savoir. Il s'agit en quelque sorte d'opérer un court-circuit, d'ôter toute valeur à ce que pense consciemment le patient puisque c'est une croyance, puisque c'est faux.

Le symptôme n'est pas encore pleinement compris comme un rébus (qui résulte du travail de l'inconscient) mais comme un ersatz, un faux-semblant dont la détermination demeure assez énigmatique. Ainsi le spasme de déglutition d'Anna O. n'aurait d'autre raison que le dégoût d'avoir vu le chien de sa gouvernante boire dans un verre. Freud évoque alors un quantum d'énergie libre qui se fixe de manière conjoncturelle. Nous reconnaissons là l'expression du savoir de la science auxquelles les lois de la thermodynamique – formulées pour l'essentiel entre 1847 et 1906 – semblent mettre un glorieux point final¹⁰.

Reste à se demander quelle est la nature du savoir dont l'hypnose permet la révélation. Freud se laisse d'ailleurs aller à parler de malades « intéressantes », tandis qu'il reconnaît aussi ses difficultés à hypnotiser ses patientes. Aujourd'hui, il nous est facile de comprendre que la méthode hypnotique – méthode de suggestion – implique que quelque chose du savoir qui surgit dans cette pratique tient à l'intérêt que lui porte celui qui le découvre, au désir de savoir qui gouverne sa recherche. André Breton l'a confirmé dans ses expériences du « hasard objectif » avant que Lacan ne formule que le ressort de la cure tient au désir du psychanalyste. Mais dans les années 1890 cela est beaucoup plus

9 Anna O, in Sigmund Freud et Josef Breuer, *Études sur l'hystérie* (1895)

10 En 1847, Hermann von Helmholtz publie la première loi de la thermodynamique, en 1862, Rudolf Clausius formalise le deuxième principe de la thermodynamique et l'entropie. Enfin en 1906, Walther Nernst présente une formulation du troisième principe de la thermodynamique.

difficile à penser.

Règne en effet une sorte d'*illusion du savoir* – de type positiviste. De ce point de vue, les objets du savoir existent intrinsèquement. Le savant connaît la méthode pour les découvrir et ce qu'il met en œuvre est totalement indépendant de son *équation personnelle*. Il n'y aurait pas – contre toute observation – de *désir de savoir* à l'œuvre dans la démarche du chercheur. Cette théorie pas même recevable pour le domaine des sciences « dures » (le choix du domaine de recherche est singulièrement déterminé) se révèle totalement inepte dans le domaine des sciences humaines.

La psychanalyse ne se constituera comme telle que par l'abandon de l'hypnose et l'énonciation de la règle fondamentale. Elle est bien connue pour un pan de son énoncé : « dites tout ce qui vous vient à l'esprit sans souci des convenances, de la cohérence du propos, sans crainte du jugement par le médecin ». Il s'agit d'une subversion radicale de ce qui est de l'ordre de la communication civile, pollicée. Ça, c'est ce qui reste de la pratique hypnotique : affaiblir le contrôle de la conscience pour accéder à une vérité cachée. Longtemps, la psychanalyse se pensera plus ou moins comme une méthode de dévoilement, d'accès à un savoir *contre* les résistances du patient à le connaître. Cela prendra même une tournure dramatique dans la théorie et la pratique de l'*ego psychology* américaine.

Mais l'autre face logique de la règle fondamentale s'applique à l'analyste qui doit pratiquer l'attention flottante. Bien des querelles dans l'histoire de la psychanalyse auront pour objet – jusqu'à la menacer de sombrer – ce que nous nommerons sa *ligne de flottaison* ! En effet, sous la plume même de Freud on trouve des injonctions qui semblent infirmer ce versant de la règle analytique – par exemple faire intervenir l'autorité du médecin, expliciter des points de la théorie. Sans compter l'attention délibérément orientée vers ce qui peut faire écho à la théorie. C'est dire que pour l'analyste, il peut être difficile de renoncer au désir d'être un maître ou un savant.

La psychanalyse commence en somme lorsque la règle fondamentale permet de dépasser le conflit qui peut faire achopper l'analyse et consiste à opposer en rivalité de pouvoirs la *croissance du patient* et le *savoir du thérapeute*. Si l'on considère par exemple, les cas rapportés dans les *Cinq psychanalyses* (hormis l'étude sur Schreber), on verra combien Freud est aux prises avec ce qu'il sait et qu'il tend à opposer à ce que ses patients croient. Ce pourquoi, d'ailleurs, aucune de ces analyses ne peut être considérée aujourd'hui comme concluante.

Il s'en dégage pour nous cependant des dialectiques éclairantes entre savoir et croyance :

- L'hystérique ne croit pas qu'elle ne sait pas : elle souffre de réminiscences (substitut du refoulé) qui expliquent son état. On peut s'emparer du savoir qu'elle produit. Ce modèle revient avec beaucoup de faveur dans notre culture chaque fois qu'on souscrit à une explication « positive » des difficultés psychologiques (traumatismes, relations interpersonnelles inappropriées, etc.) pour minorer les causes intra-psychiques,
- L'obsessionnel ne croit pas à ce qu'il sait. Il sait qu'il a fermé la porte mais ne le croit pas, comme l'*Homme aux rats* savait qu'il avait apuré sa dette, mais ne le croyait pas. Comme il ne croyait pas à ce qu'il savait de la défaillance de son père au regard de la loi.

Ajoutons la perspective perverse.

- Le pervers croit pouvoir se soustraire à ce qu'il sait être la loi commune. Il lui faut cependant articuler le savoir et le pouvoir, ce qui conduit au passage l'acte.

Si le psychanalyste se fourvoie – au nom de son savoir – dans une démarche de réfutation, de démenti ou d'approbation des croyances de l'analysant, on sait que non seulement l'analyse ne se produira pas, mais qu'au contraire des troubles dus au traitement peuvent se développer. Comment permettre à l'analyste d'éviter ces enjeux entre croyance et savoir ?

La foi, la preuve et l'expérience

Nous pouvons en avoir une certaine appréhension en observant comment la formation des analystes a pris une importance considérable dans l'histoire de cette discipline. Dans les premières années, incontestablement, les disciples de Freud furent des « croyants ». Avec tous les travers dangereux d'une telle position pour la psychanalyse naissante. Comment faire de la psychanalyse non pas une croyance qui s'impose comme ou contre d'autres, mais un savoir aussi digne que celui de la médecine : un savoir qui s'apprend ? Lire des livres ? Freud dut connaître assez vite les ravages de la « psychanalyse sauvage » pratiquée pas des lecteurs de ses premières publications, se croyant ainsi des « savants » de la nouvelle science. Autre pédagogie : pratiquer un transfert massif sur Freud en marchant une semaine avec lui dans les Alpes ? Ce fut fait, et pas pour le mieux... Tout cela ne fonctionnait pas.

La création de l'Institut de Berlin (*Berliner Psychoanalytisches Institut / BPI*, 1920 - 1933) associé à la *Polyclinique* voulut articuler *savoir et expérience* en pratiquant la psychanalyse didactique et les contrôles. Les cours théoriques ne comportaient pas seulement des enseignements de psychopathologie analytique, mais aussi des apports culturels (mythologies, littérature et arts, traditions populaires, anthropologie).

On peut donc – selon notre vocabulaire contemporain – considérer que cet institut assurait une sorte de dialectique entre trois polarités de l'expérience humaine :

- le désir : devenir analyste sur la base d'une *croyance* en cette théorie
- le savoir : apprendre la psychopathologie et mettre ces connaissances en relations avec d'autres savoirs humains (médecine aussi bien que traditions populaires ou connaissance des arts)
- l'expérience : la cure personnelle et les cures contrôlées

De quoi en quelque sorte se donner moyen de soutenir par delà croyance et savoir les asymptotes autour du Réel.

Comme il faut suspendre ici ce tour d'horizon liminaire au regard de la question de ce jour, je voudrais insister encore un peu sur la polysémie du mot « expérience ».

On peut l'entendre au sens de la science pure comme la procédure qui permet l'exclusion du sujet dans le procès de confirmation du savoir. On connaît aussi la signification qu'on donne à ce terme au regard d'avoir fait « l'expérience de... ». C'est souvent un moment remarquable de la vie qui, positif ou négatif, apparaît comme un enrichissement du capital personnel (le voyage à l'étranger, le lien conjugal, la séparation, la responsabilité parentale, la maladie, le deuil, etc.) qui entraîne une transformation, une manière nouvelle – ou seulement autre – d'envisager soi-même et le monde. On ne peut ignorer que certains ont rapporté le témoignage éprouvé d'une « expérience mystique » qu'il serait bien peu sage de réduire à une catégorie psychopathologique. C'est notablement un type de rapport au Réel assez brûlant.

Et comme le Réel, c'est ce qui résiste, il nous est loisible aussi de nous tourner vers ceux qui par la lettre, la couleur, le son, le mouvement, le ciseau osent s'y confronter. De quel côtoiement font-ils l'expérience, l'épreuve ?

Gilles Herlédan
Juin 2017